

INTRO	VINCENT	
FOOT	THÉO	
SOIGNEUR	CORENTIN	
	ENUMÉRATION	TOUS
	PSY	KLERVI
SAUT À LA PERCHE	ELIE	
PISCINE	EMILE	
VESTIAIRE	PETIT THÉO	
VELO	PIERRE	
	CHANSON	TOUS
BOXE	CHANSON	TOUS
TENNIS SKI	LOUISE ZÉPHIR	
COURSE	LIZÉA, PIERRE	

FOOT

Moi, mon père m'avait dit « Tu seras demi. » C'est quoi demi ?

Demi-centre.

C'est où demi-centre ?

C'est partout. C'est toi qui vas distribuer les ballons. D'accord, où est-ce qu'ils sont ? !...

Je n'étais ni avant, ni arrière, ni ailier, ni goal. Ca commençait mal « demi » ...

J'étais partout, c'est-à-dire nulle part, les ballons aussi et ça gueulait, partout ça gueulait. Tous les numéros ça gueulait, sauf le 6 parce que le 6 c'était moi et je ne gueulais pas assez, moi.

Moi, mes parents se sont séparés en 1968.

Mon père avait rencontré « quelqu'un d'autre » et avait déménagé. Je vivais avec ma mère et ma sœur dans une petite maison à loyer modéré. La rupture nous avait blessés tous les quatre de diverses façons.

Ma vie de famille entra dans une nouvelle phase qui se heurta à plusieurs problèmes, parmi lesquels le répétitif droit de visite hebdomadaire du père, les « samedi-au-zoo ».

Durant la première année, papa m'offrit successivement la pêche, le cinéma, les musées, des promenades et même le théâtre.

Chaque fois, je lui opposais un hochement de tête négatif et un sourire idiot. A la fin, il se fâcha et me dit : « Laissons tomber ».

Absolument rien ne me tentait. Voulais-je punir mon père de nous avoir quittés ? Non.

Je pensais sincèrement que je serais heureux de l'accompagner n'importe où, sauf aux endroits qu'il proposait.

Et puis un jour, il me proposa un match de football et il dû être surpris de m'entendre accepter. La curiosité ou bien ... je ne sais pas.

Je suivis tout le match, captivée.

Mon père et moi avons découvert un endroit où nous pouvions nous sentir... unis.

Nous pouvions nous parler quand nous en avions envie : le foot nous fournissait un sujet. Nous pouvions aussi nous taire, les silences n'avaient rien d'oppressant.

Nous considérions le terrain comme notre pelouse privée, le Bar des Tireurs, comme notre cuisine et nos deux places, dans la tribune Ouest du stade, étaient notre maison.

Ce cadre merveilleux a changé nos vies au moment où elles en avaient le plus besoin.

Papa et ma sœur n'ont jamais trouvé un endroit où communiquer.

SOIGNEURS

Mais il fallait que ça change, alors : J'ai foncé vers la salle omnisports.

L'entraîneur de « mains-ballons », handball, me disait tu seras ailier droit.

D'accord ! Ailier droit, c'est mieux que demi.

Le terrain était plus petit et quand j'étais démarqué, c'est-à-dire tout seul, c'est-à-dire rarement, on m'envoyait le ballon. J'étais tellement content de l'avoir que j'oubliais de le faire rebondir.

Je le serrais contre moi mais c'était interdit au handball.

Ca sifflait, partout ça sifflait. Je n'entendais pas les cris. J'étais à deux doigts de marquer le but, mais c'était encore trop deux doigts. A cause du type dans sa cage qui m'impressionnait avec ses grands gestes, Je ne savais plus quoi faire du ballon .

SOIGNEURS (match de ping-pong)

« L'important c'est le ballon ! »

Je l'ai entendu dire; au café du rond central, juste derrière le Stade, hier.

L'important c'est le ballon. C'était à l'heure de l'apéritif, à une table par-dessus laquelle cinq hommes discutaient, trois bières, un pastis, un vin blanc.

Et moi, à trois tables de là, je me suis esclaffé.

Douze ans que je suis soigneur: je le sais bien, moi, que l'important c'est pas le ballon.

Douze ans soigneur, combien de paires de jambes ont livré à mes pognes, leurs muscles, leurs os, leurs nerfs.

Le ballon n'est rien, s'il n'est pas en mouvement.

Et le mouvement du ballon, avant d'être l'affaire du footballeur, c'est celle de mes mains, de mes doigts excitant la force et la souplesse des moyens adducteurs, des grand adducteurs, des soléaires, des muscles pédieux , des jumeaux internes, externes, psoas, pectinés et compagnie, toute cette année musculaire campée de l'aine jusqu'au bout de l'orteil d'une jambe de footballeur, toute cette armée entraînée à mettre un ballon en mouvement.

... et des os de toutes les longueurs, de toutes les formes, des fémurs, des astragales, des métatarses, des malléoles externes et internes, des calcanéums, des tibias et des rotules, voilà ce que je dirais être l'important, toute cette énumération

... et seulement au bout, à la pointe de cette énumération : le ballon ! le ballon auquel seuls tous ces os et tous ces muscles donneront une quelconque valeur, le ballon que tous ces os et tous ces muscles propulseront vers un seul but, le but ad verse, sept mètres vingt-cinq sur deux mètres dix: le cadre des buts de l' adversaire. !

Le sport c'est comme ça ! c'est les lois de la nature:

1. déchirures
2. élongations
3. tendinites ...
4. Fractures, l
5. luxations d'épaules ...
6. Pètages de g' noux !
7. Concassures du foie ! de la rate !
8. sclérosations des pancréas !
9. Veinalisations des artères qui bourgeonnent en varices !
10. Ampoules ...
11. Ulcérations défaitistes.
12. Crampes incompressibles, rempileuses et combinatoires !
13. Corrosions oxygénatoires
14. Pansements des six novices
15. Vitupérations des vaseuses !
16. Angulosidoses facio-temporelles
17. Brisures des planoïde
18. Lésions étrangères
19. Corrosions oxygénatoires !
20. vidages de bassins intempestifs !
21. Incontinences pré-compétitives
22. constipations post-victorieuses !

Et je te parle pas du psychique!!!

FOOTBALL (Christian RUILIER)

« La nécessité intrinsèque qui se caractérise par l'affirmation multi-pulsionnelle de son moi profond selon le schéma exponentiel du besoin animal de compétition - je suis le meilleur, donc je te tue ! - demeurera, longtemps encore, le paramètre dominant de la culture occidentale.

Toutefois, il est intéressant de constater, d'un point de vue strictement sociologique, que plus le moi profond est enfoui dans le merdier intra-sensoriel des échecs démocratiques les plus flagrants - drogue, chômage, alcoolisme, week-end en famille, éjaculation précoce et analphabétisme -, et plus son expression, empruntera à ce que d'aucuns qualifient de barbarie les moyens de communication primitifs que l'on sait aujourd'hui fondateurs de l'espèce.

Si vous m'autorisez la comparaison, je dirais que le moi profond, dans ce qu'il est convenu d'appeler son essence, et ce qu'elle qu'en soit l'origine, religieuse ou païenne, peut faire songer, lorsqu'il s'exprime en société, à un long pet puant lâché sous le drap nuptial au soir ultime de son célibat - je t'aime, tu me sens !

On comprendra sans mal, à la lumière crue de cette métaphore, dont je prie les psychanalystes et les œnologues de bien vouloir m'excuser, l'intérêt de Salubrité Nation ale que représente l'implantation autour des stades de cordons sanitaires dotés d'appareils de réanimation dernier cri, et de soldats dévoués qui s'engagent à chaque rencontre, à chaque match, sans compter, respiration bloquée, dans la ferveur grouillante des slogans expressifs d'une multitude d'électeurs ballonnés. »

LE SAUT À LA PERCHE

Moi, j'ai arrêté les ballons et les sports d'équipe.

j'ai essayé le saut à la perche

Le saut à la perche est une épreuve d'athlétisme faisant partie des sauts. Elle consiste, après avoir effectué une course d'élan d'une cinquantaine de mètres, à s'aider d'une perche souple pour franchir sans la faire tomber une barre horizontale placée à plusieurs mètres de hauteur.

C'est la huitième épreuve du décathlon.

Le saut à la perche de haut niveau nécessite les quatre qualités de l'athlétisme : la rapidité sur la course d'élan, la force pour appuyer sur la perche, la souplesse pour effectuer les mouvements en l'air et la qualité de pied au moment de l'impulsion.

Je n'avais aucunes de ces qualité.

Je suis amoureuse du perchiste et le perchiste m'aime bien.

Il vit dans mon deux-pièces, loin du stade, et il se tient le plus souvent assis dans mon canapé. Parfois nous l'ouvrons.

Le perchiste est un perchiste de haut niveau ; disons, pour simplifier, qu'il fait partie du petit groupe des cinq ou six qui usent leur vie à sauter à la perche.

Il est du clan de ceux qui frisent les six mètres.

A l'instant même, le perchiste est précisément dans mon canapé, assis à la façon des athlètes, nonchalant, les jambes en l'air, la nuque posée sur l'accoudoir.

Lorsque tout va bien, les jours où il ne saute pas ou ne s'entraîne pas pour mieux sauter, il est dans un demi-sommeil indolent.

Aujourd'hui, et ce n'est pas une exception, il va mal.

Il est enfoncé dans son tourment de perchiste. Son visage est fermé.

Pour qui ne connaît pas bien les perchistes, il a l'air de mauvaise humeur. ,

Il n'est pas vraiment de mauvaise humeur pourtant, sinon contre lui-même, il est seul, il est malheureux, il est comme au bout du sautoir, sans personne derrière lui pour lui monter les fesses vers la barre.

On pourrait dire qu'il n'est pas à prendre avec des pincettes, en fait il est tout bonnement imprenable. Il est caparaçonné dans ses muscles et muré dans sa tête. Ce n'est pas son incapacité qui le paralyse, ce n'est pas un problème de course ou de piqué, ce n'est pas non plus ce geste complexe de retournement que je le surprends si souvent à esquisser dans la vie, ce n'est rien de tout cela. Il résout tous les problèmes techniques un à un, avec méthode, au prix de répétitions forcenées.

Non, il n'a pas de faille technique, il a peur. La seule chose au monde qui puisse maintenant lui faire peur, c'est lui-même (depuis cinq ou six jours, disons). Il ne redoute pas ses adversaires - il sait qu'il peut tous les battre, même le Russe. Il ne redoute pas les sautoirs -il les connaît tous. Jamais il n'a été aussi sûr.

Tout à l'heure, il allumera une cigarette et boira une bière par esprit de transgression. Si je lui parle, il ne me répondra pas. Si je lui demande d'aller chercher du pain, il ira à contre-cœur et remontera épuisé - vraiment épuisé (j'habite au deuxième étage).

Un perchiste est un homme qui ne doit pas avoir de problème. Pour cela, il a deux entraîneurs, un médecin, un kinésithérapeute, un psychologue et un sophrologue. S'il le souhaite, on peut aussi lui dire la bonne aventure. Il serait bon également qu'il n'ait pas d'histoire de cul - dans l'espèce, il a moi, et je ne suis pas vraiment une histoire.

Il ne doit pas non plus avoir de problème d'argent et, pourtant, les meilleurs perchistes doivent veiller à être les mieux payés - au tarif des meilleurs ; mais là encore, c'est son manager qui s'en occupe et c'est un bon manager.

Le seul travail du perchiste, en ce moment, est de fuir tout ce beau monde et c'est pour cela qu'il est pratiquement à plein temps enfoncé dans mon canapé.

Il est livide, ses joues sont creusées, la peau de son visage est devenue si blanche, si fripée. Il est enfoncé dans six mètres de malheur avec mal au ventre, mal aux muscles, mal au genou gauche. Quand je reviens du travail, il n'a pas bougé d'un millimètre, sage comme un bibelot.

Il ne reprendra son aspect véritable de perchiste que le soir où, ayant franchi sa première grosse barre, il se laissera retomber à plat dos sur le matelas de la fosse ; dans cette position abandonnée, bras et jambes écartés qui fait qu'à chaque fois j'ai tant envie de le rejoindre.

Pour l'heure, il est chez moi, aussi éloigné de moi qu'on peut l'être, aussi éloigné de lui-même que possible et aussi proche qu'il ne l'a jamais été de sa plus grande forme physique.

PISCINE

J'ai couru jusqu'à la piscine. J'étais bien dans la piscine.

L'entraîneur l'a senti. Il s'est souvenu qu'il avait été colonel il y a longtemps, il a oublié qu'il était en retraite et il s'est mis à gueuler lui aussi.

Il a exigé que j'aille dans le grand bain. Sa voix a monté d'un cran.

J'ai toujours eu horreur du sport, de la natation en particulier.

Tout ce qui touche à cette activité de batracien me terrorise, depuis l'odeur de Javel du bassin jusqu'au contact glacé du carrelage sous mes pieds.

Les plaisanteries dans les douches, la chair de poule, le claquement des élastiques de maillot, les stridences des coups de sifflet.

Et ce cauchemar que je fais chaque jeudi soir, veille de piscine.

C'est toujours le même rêve, je suis au fond d'un bassin, au cœur d'une eau sombre, glacée, remplie de particules en suspension. Des algues me balaient le visage, des papiers déchiquetés se collent à ma peau, mais, surtout - et c'est le plus pénible - des ombres glissent dans l'obscurité et j'entends l'horrible bruit de succion d'un siphon géant.

Le sport, c'est la peur, cette peur qui galvanise certains quand elle me paralyse.

J'ai appris le sport dans la peur, mais jamais je n'ai réussi à en faire une vitamine.

Il pourrait y avoir quelque chose de grisant dans ce chatouillis au creux de l'estomac, une sensation qui pourrait devenir amie, que je cultiverais.

La peur me ferait nager plus vite, plonger plus profond.

Mais c'est tout le contraire, c'est une toile humide qui s'entortille dans mes jambes, une boule de poussière qui me coupe le souffle.

J'ai connu le pire quand on nous a appris le plongeon, à plat ventre sur le bois humide d'une planche en équilibre sur le bord, un coup de sifflet, et le maître-nageur qui basculait le tout d'un geste brusque. Une guillotine.

On faisait la queue pour se faire couper en deux.

La tête qui se détachait du corps, qui survivait quelques secondes dans un tourbillon de bulles d'argent puis coulait comme un boulet au fond du bassin.

Le choc sourd sur le carrelage.

L'eau acide dans les sinus, la rumeur liquide des cris et des éclaboussures et, enfin, la résurrection, bouche grande ouverte désespérée, aspirant les rires qui ricochent contre la verrière.

« Au suivant ! » hurlait le maître nageur.

VESTIAIRE

Alors j'ai déserté la piscine pour acheter un kimono d'occasion tout neuf avec une seule idée en tête, quand je serai assez fort en judo, j'irai casser la tête au colonel.

Je suis arrivé à bout de souffle dans un vieux gymnase qui sentait les pieds.

Créature à l'aspect normal, avec un grand sac de sport en bandoulière. Lorsqu'il apparaît dans les vestiaires, les personnes présentes remarquent aussitôt une dégradation de la situation climatique, une vague odeur de camembert ou de marécage.

Dès que la créature ouvre son sac, voici l'horrible révélation : c'est un tenniscrade, il vient de jouer et son sac contient des polos, des chaussures et des chaussettes faisandés. Bien qu'il s'inonde de déodorant, sa tenue imprégnée de sueur a développé, par suite de la chaleur et de la fermeture hermétique, des vapeurs dignes d'une guerre chimique.

En outre, le tenniscrade, par manque de temps, par pauvreté ou par sadisme, peut jouer cinq fois de suite dans la même tenue. Dans ce cas, le contenu du sac est encore plus dangereux. Les chaussures

deviennent un cocktail de napalm et de roquefort, et même le cordage de sa raquette pue. Mais ce qui est le plus à craindre, c'est la chaussette fantôme, une chaussette tapie dans une zone mystérieuse du sac et qui vit là pendant des années, multipliant les risques de toxicité. Inutile de s'opposer au tenniscrade.

Parfois, les autres sportifs l'attrapent et le jettent dans une fontaine, ou brûlent le contenu de son sac. Mais dans le bar, il restera toujours cette odeur inimitable de vestiaire en sueur et d'aisselle de gorille. C'est pourquoi, dès que vous verrez entrer un tenniscrade, mettez-vous à l'abri le plus vite possible. Car « l'effet Ace » est aux aguets. Le tenniscrade pourrait allumer une cigarette, ou boire un cappuccino chaud. Au contact du gaz dégagé par les chaussettes, la chaleur fera exploser le sac, projetant des débris de raquette, des ceintures herniaires et des balles dans un rayon de cent mètres.

VÉLO

J'ai regardé les ceintures qui pendaient au mur. J'ai choisi la plus jolie. Elle était verte. Tout le monde a rigolé. L'entraîneur m'a donné une blanche. C'est même pas une couleur j'ai pensé. Il faisait moins vingt dans le vestiaire.

J'ai gardé mon tee-shirt sous le kimono, tout le monde a rigolé.

J'ai hésité à garder mes chaussettes. J'ai bien fait d'hésiter, tout le monde rigolait. J'ai appris le japonais, Hon gesa gatame, O goshi, O soto gari, tatami, Hiroshima ...

Et quand j'en ai eu assez de me faire étouffer par tous ces corps qui sentaient le corps et qui n'étaient même pas des copains, je me suis extirpé du tas de viande et je suis parti.

Ça se touchait trop dans le judo et je voulais garder mes distances.

Je fais du vélo

Le groupe cycliste des « grands-pères confettis »

Le meilleur de tous. Il s'agit d'un groupe de pédaleurs octogénaires vêtus de couleurs qui feraient hésiter même un travesti brésilien : grands caleçons jaune et bleu ultracollants, qui moulent des cas remarquables de varicocèles, maillots tricolores avec inscriptions de sponsors, casquettes à visière et petits foulards phosphorescents. Ils sont à mi-chemin entre la bande de Schtroumpfs et un char allégorique de carnaval :

Après le goûter, nous partions. Ma Tante Pierrette enfourchait sa bicyclette.

Elle travaillait dans une usine

**Elle collait des petits morceaux
De caoutchouc à la sécotine
Pneu à pneu ça faisait des boyaux
On l'appelait la même Rustine**

C'était une grande haridelle de bicyclette, qui offrait l'avantage d'un cadre de dame qui permettait à ma tante de pédaler à l'aise malgré ses jupons, ses jupes et son sarrau.

**elle était mordue du vélo
Elle passait par la Porte Dauphine
Car Port' St Cloud, on crève trop !
Elle avait un bon équilibre
Sa vie, son travail tournaient rond ;
Elle ne faisait jamais roue libre
Car elle en mettait un rayon
On l'appelait la même Rustine**

Allez, saute sur le tansad.

Je m'installais tant bien que mal sur le porte-bagages. Des barres d'acier froid coupaient mes cuisses nues. Je trônais au-dessus d'un pneu demi-ballon rouge brique.

Tante Pierrette retroussait ses jupes, les rassemblait d'un geste vif entre ses cuisses, lançait la machine d'un grand coup de reins, en danseuse. L'équipage tanguait un brin au démarrage, puis nous prenions notre train à travers les rues du village.

**Elle dormait été comme hiver
La fenêtre ouverte, car la gamine
Voulait avoir sa chambre à air
Elle connut Anatole, un cycliste
Qui se dégonfla aussitôt
Et comme il était philatéliste
Elle mit un timbre à son vélo.
On l'appelait la même Rustine**

Nous brinquebalions avec une lenteur qui, à mon avis, n'était pas dépourvue de noblesse. J'étais bien. Je sentais le vent sur les jambes, j'admirais Tante Pierrette.

**A seul : elle dormait été comme hiver
La fenêtre ouverte, car la gamine
Voulait avoir sa chambre à air**

**Elle connut Anatole, un cycliste
Qui se dégonfla aussitôt
B : Et comme il était philatéliste
Elle mit un timbre à son vélo.
D,C,A,E : On l'appelait la même Rustine
Elle retrouva son Anatole
F : Et maintenant pour plus qu'ils' débinne
Elle lui a mis un anti-vol**

**Tous : Méfiez-vous de la même Rustine
Ne dites pas oui sans réfléchir
C'est attachant la sécotine
Car elle vous interdit de fuir.
C'est attachant la sécotine
Car elle vous interdit de fuir.**

Son postérieur écrasait la selle sous mon nez, une fesse à gauche, une fesse à droite, et ainsi de suite à chaque coup de pédale. Je devinais là-dessous des remuements intéressants.

- Accroche-toi aux ressorts de la selle, tu tiendras mieux.

Je changeais mes prises, plaçais les mains sous le siège de cuir, à deux doigts de ces fesses qui dansaient en cadence, à droite, à gauche, à droite, à gauche.

Je découvrais que les femmes avaient des formes.

Celles de ma tante, à vrai dire, m'alarmaient un peu. Leur volume m'intimidait.

Quand même, elles m'intriguaient.

Ma passion pour la Petite Reine a dû naître là, et finalement c'est grâce aux fesses de ma Tante Pierrette que dix ans plus tard, j'ai signé ma première licence dans un club cycliste !

Et vingt ans plus tard...

C -Vingt ans plus tard ?

E et F - Vingt ans plus tard ?

B -Vingt ans

D- plus tard ...

A - J'habite dans le peloton !

- C'est ma maison.

- Le matin je mange des nouilles parce qu'il faut manger des nouilles pour avoir sa place dans le peloton.

- Ce n'est pas le meilleur moment de la journée. Il est 6 heures, je n'ai pas faim et il faut que j'en avale un plein saladier.
- J' ai le droit à la sauce tomate pour faire glisser
- et au fromage râpé,
- mais pas trop.
- Sinon, le reste du temps, je mange bien. C'est bon. Même les nouilles du soir.
- Parce qu'il faut aussi manger des nouilles le soir pour retourner dans le peloton le lendemain.
- Après les nouilles du matin, je fais un vrai petit déjeuner. J'aime bien.
- des croissants, du café, du jus d'orange,
- du jambon si je veux,
- des yaourts ou du fromage blanc, c'est selon.
- Je mange tranquillement, sans bavarder.
- Je mâche bien.
- C'est important pour la digestion.
- Il faut manger trois heures avant le départ, sinon, si la course part vite, on se bloque du ventre et on recule.
- Les autres ils traînent, ils s'étirent, ils descendent en retard, ils rechignent pour avaler. Des amateurs qui ne font pas bien le métier.
- Ensuite je remonte à la chambre pour m'habiller. Linge propre chaque matin.
- La crème entre les cuisses,
- le maillot de corps en résille,
- le cuissard à bretelles,
- le maillot.
- Le dossard 128.
- Brossage de dents. Coup de peigne. Prêt ?
- Prêts !
- Un coup d' œil dans la glace. Je fais un métier public, c'est normal.
- Un coup d'œil aux jambes pour voir si le collant descend bien jusqu'à la limite du bronzage.
- Une petite caresse pour juger si elles sont bien
- bien rasées.
- Mes outils.
- Je garde mes tennis et je prends mes chaussures à cales sous le bras. Impossible de marcher avec sans avoir l'air d'un pingouin.
- J'aime aller faire un tour au village de départ. Je traîne un peu. Je regarde les filles et les types gros qui mangent en bavardant. Je jette un coup d'œil aux journaux,

- les photos,
- les résultats,
- le classement ?
- Je suis t.m.t.
- « tous même temps » !

- Après il faut aller chercher le vélo. Le mécano fait tout bien mais je regarde quand même. Je suis maniaque sur le vélo. Je regarde surtout si je vois la marque pour la hauteur de ma selle. J'ai eu une tendinite, une fois. Il faut aller signer la feuille de départ.

Je mets les chaussures et je vais me placer, vers le dixième rang: je ne vois jamais qui donne le départ, je suis trop loin.

Changement de lumière.

- Mais nous partons !
- Nous partons !
- Au début, ce n'est pas un vrai peloton, c'est une parade avec les gros devant et les petits derrière. On traverse la ville avec les maillots propres.
- Il fait encore frais.
- Parfois j'entrevois le peloton dans les vitrines des magasins, le long de la route.
- Il est beau,
- coloré.
- Il y a du monde sur les trottoirs.
- Deux ou trois kilomètres plus tard, quand on arrive dans la campagne, le directeur du Tour sort le buste par le toit ouvrant de sa voiture et agite son drapeau. C'est le vrai départ et le vrai peloton s'organise.
- Je suis chez moi.
- Une règle simple : « jamais devant, jamais derrière ».
- « jamais devant, jamais derrière ».
- Facile à dire, difficile à faire. Si tout le monde veut être au milieu, il n'y a plus personne sur les bords et ce n'est plus un peloton.
- Devant, on trouve les équipiers des gros.
- Derrière eux, les gros, au chaud.
- Tout au fond, les cuits, les accidentés, les maladroits.
- Au milieu, la guerre.
- « La guerre, c'est la guerre ».
- « Allons z' enfants »

- « La fête continue »
 - Au cœur du peloton, bien à l'abri, on fait 30 % d'efforts en moins et il faut 30 % de vigilance en plus. Ça bouge de tous les côtés.
 - Chacun à sa place mais elle est chère. Pas d'amateurs.
 - Il faut respecter les autres et se faire respecter. C'est la loi difficile du peloton.
 - Méfiant-confiant.
 - Méfiant-confiant ...
-
- Le matin, c'est bien. On part tranquille.
 - Le peloton bavarde ... dans toutes ses langues.
 - On parle en regardant où on met les roues et les pédales.
 - Oui, on bavarde en tenant sa ligne et en ouvrant les yeux et les oreilles ...
 - Au début, quand on arrive dans le peloton, on est tout raide. On garde les mains sur les freins, on se contracte et on fait des bêtises. Après, on s'assouplit
 - Il faut écouter, sans en avoir l'air, la musique des freins,
 - à l'avant, les gueulantes qui annoncent des obstacles imprévisibles.
 - Il faut garder l'œil ouvert pour voir aussitôt que possible le peloton qui se divise à cause d'un de ces putains de ronds-points, choisir son côté sans se faire balancer, laisser de la place aux copains.
 - Et encore, c'est le matin, on ne roule pas vite. 38 - 40.
 - Un italien fait passer des photos du baptême de son môme.
 - Un gros sprinter qui traînasse en fond, de paquet, déplie une photo de pin-up sur son guidon.
 - Il ne restera pas longtemps au fond celui-là.
 - On pense à manger un peu, on échange des barres de céréales contre des tubes de pâte énergétique.
 - On boit. Pour rire, on trinque avec les bidons.
-
- Le moment de vérité de la matinée c'est quand on arrive dans le premier talus. Là, je vais savoir comment je suis aujourd'hui. Jusque-là c'était pur beurre, mais ça ne comptait pas.
- Pour attaquer la bosse, le peloton reste sur le grand plateau. Il en faut plus pour descendre les braquets. Là, je lève le cul et je vois : si je recule, je suis mal ; si je remonte, j'ai les bonnes jambes.
- Les jours de coton, on peut perdre vingt places en quelques dizaines de mètres et se retrouver en fond de paquet. On sait tout de suite que la journée va être longue.
- Pas besoin de discours.
 - Quand on remonte, le moral remonte aussi.
 - On n'a pas le choix, le peloton roule à la vitesse du peloton qui est la vitesse de personne dans le peloton.

- La nouvelle descend ans le paquet : deux gars sont partis devant la bosse.
- « deux gars sont partis devant la bosse »
- des bons mais pas des gros.
- Le peloton laisse faire. Ils vont se cramer dans le vent et on les reprendra plus tard, quand on voudra.
- Pas pour leur donner une leçon. Ils savent qu'ils seront repris mais ils sont devant pour faire voir leur maillot,
- ou parce qu'ils ont le feu aux jambes ou pour préparer une vague stratégie pour leurs leaders.
- Moi, j'ai plus de leader, plus de stratégie,
- je vis dans le peloton.
- Quand on attaque, on a le droit de sortir du peloton, c'est le métier de vainqueurs.
- On peut aussi en sortir pour faire pipi, mais le plus souvent on fait ça en roulant, sur le côté de la chaussée.
- On peut sortir pour aller faire la bise à la famille
- quand on en a et qu'elle est sur le bord de la route.
- Pour que personne ne confonde la manœuvre avec démarrage, il faut prévenir. Mais c'est autorisé.
- Sinon, on fait l'impossible pour rester à l'intérieur.
- La seconde bosse est longue. Elle est plus difficile. Devant on s'énervé. Le peloton, s'étire, on est en rang par cinq, par quatre, par trois, puis par deux. On fait la guimauve. Attention aux cassures. Vous avez mal aux pattes, vous cédez une longueur, vous cédez deux longueurs et vous n'êtes plus dans le peloton. Ceux qui sont derrière vous non plus. Après, il faut chasser. Vous vous retrouvez en chasse-patate entre deux trois groupes, à faire l'élastique pendant dix ou vingt bornes - je reviens presque, je reperds pied, je reviens presque - jusqu'à ce que l'élastique lâche et que le peloton parte pour de bon, sans vous.

Le peloton n'est pas sentimental.

- La route s'élargit. Le peloton reprend du ventre.
- Le rythme retombe, on peut bavarder.
- Je connais tous les coureurs par le dos. Pas besoin de lire le dossard. Un coup d'œil aux jambes ou à la posture et je sais à qui j'ai à faire.
- On se regroupe entre copains pour se raconter des histoires.
- L'ardoisier lève son ardoise haut et la nouvelle circule. Les deux gars devant ont huit minutes d'avance !
- « huit minutes d'avance »
- ils mangent le guidon.
- Dans la haute montagne, les gens pensent que le peloton éclate et qu'il n'existe plus.
- Ils voient des coureurs partout dans la pente et ils pensent que c'est du chacun pour soi.
- C'est une fausse impression. Le peloton existe toujours.

- Il est indestructible ...
- J'en sais quelque chose puisque c'est moi qui conduis l'autobus.
- Selon le moment où les gros décident de flinguer ou d'envoyer leurs gros moteurs se cramer devant, je calcule à quelle vitesse il faudra monter pour arriver dans les délais et éviter la disqualification.
- J'aime bien compter.
- Je me mets devant et je fais le train. Tous ceux qui veulent rentrer à l'heure se mettent derrière moi ou calquent leur allure sur la mienne, un lacet au dessus, un lacet en dessous.
- Je suis le peloton.
- fini de rigoler, la cadence a monté d'un ton.
- Il fait chaud
- Je suis aux aguets
- On va entrer en Enfer
- Je guette le bruit de l'hélicoptère
- l'arrivée est à quatre-vingt bornes
- C'est l'hélico de la télé
- C'est mon signal
- la course va se déchaîner
- Les équipiers vont partir à 60 à l'heure pendant une heure, pour préparer le sprint!
- Moi j'ai mon plan.
- chacun est à sa place
- Il n'y a plus le choix
- la moindre erreur de trajectoire et on se fait éjecter
- comme Stéfan
- le moindre pépin et on se fait sortir par l'arrière pour ne jamais revenir
- A cette allure-là, aucun cycliste SEUL ne peut revenir
- Mal aux jambes, terrible
- souffle est court
- j'ai un point dans le dos
- cuisses brûlent
- éviter les chutes
- Je suis fier. Je suis un pro.
- Nous sommes une petite poignée d'hommes dans le monde à pouvoir rester dans le peloton.
- Cette ligne-là est ma ligne !
- Je suis le peloton !
- le peloton est mon métier !
 - et demain, dans le journal, je serai « t.m.t » !!!

BOXE

***Alors on m'a dit arrêtes le velo
essaie la boxe***

Quatre boules de cuir tournent dans la lumière
De ton œil électrique. oh déesse de pierre !
Quatre boules de cuir, mes poings contre les siens
Moi, le jeune puncheur, lui le vieux Kid Marin.

Kid Marin, c'est un homme et Dieu sait que je l'aime,
Mais ses gants et mes gants ne pensent pas de même.
Oh ! déesse de pierre pour atteindre ton cœur,
Il n'est qu'une manière : il faut être vainqueur.

Quatre boules de cuir sur quatre pieds de guerre
Bombardent le plexus, l'angle du maxillaire.
Quatre boules de cuir dans la cage du ring
Son crochet je l'encaisse. Il esquive mon swing.

Kid Marin, j'en ai marre de notre réunion,
Je vais te faire voir qui des deux est champion.
Quatre boules de cuir et soudain deux qui roulent
Répandant leur chapelure dans les cris de la foule.

La joue sur le tapis j'aperçois les chaussettes de l'arbitre, là-haut.
Quatre, cinq, six, sept...
Enfant je m'endormais sur des K.O. de rêve
Et c'est moi qu'on soutient, et c'est moi qu'on soulève !
Et voici les vestiaires, on débande mes mains,
Kid Marin vient me voir... ça ira mieux demain.

Oh déesse de pierre, je prendrai ma revanche
Et j'aurai ton sourire comme une maison blanche.
Oui, j'aurai ton sourire, point final de mes poings
Même si dans les coins,
Je vois encore luire,
Quatre boules de cuir !
Quatre boules de cuir

TENNIS ski

J'ai acheté une raquette. NON PAS LES RAQUETTES a neige. Une raquette de tennis.

Cette fille, là-bas, celle qui vient de servir, c'est une championne.
Il se reprend, retire son cigare, et dit, c'était une championne. Et aussitôt il ajoute, j'ai tout de suite
pensé que c'était une championne.

Fabien n'avait jamais aimé la neige. Trop froide à son goût. Et beaucoup trop mouillée. Bien sûr, ce

n'était pas désagréable de voir en décembre la ville ressembler à un décor de Noël, et bien sûr ce n'était pas tout à fait désagréable non plus de rouler quelquefois au milieu d'une carte postale, avec montagnes blanches, ciel bleu, route noire et chalets de bois, quand toute la famille partait en vacances de printemps.

Mais ces courtes félicités s'évanouissaient dès qu'il fallait affronter la neige et la toucher.

La fille se tient maintenant en fond de court, et vous pouvez constater combien elle occupe bien l'espace. Son jeu est plein d'assurance. Elle donne l'impression de pouvoir reprendre chaque balle qu'on lui adresse, haute ou basse, franche ou liftée, avec toujours la même aisance et la même sérénité. Si vous aviez à parier sur l'issue du match, vous la donneriez volontiers gagnante.

Alors, que Fabien le veuille ou non, venait toujours un moment où son père l'obligeait à chausser les skis. En expliquant qu'il voulait faire de lui un futur champion.

Champion de luge dans le pré du curé, Fabien l'aurait admis sans trop de peine. On s'assoit sur un engin de plastique d'une stabilité en général très correcte, on glisse sur des pentes bénignes qui restent toujours au solen on s'emmitoufle dans des lainages qui dégagent bien vite une fumée rassurante quand on commence à se sentir au chaud, on dévale quelques mètres en poussant des hurlements en compagnie d'une bande de copains qui éclatent de rire pour un rien, et personne ne songe à gagner la moindre course.

Le type porte deux chevalières à la main droite. Deux également à la main gauche. En or. Des chevalières lourdes et ouvragées.

Quand tout est fini, on rentre au chalet boire un chocolat chaud, on regarde un feuilleton idiot à la télé, on glisse très doucement dans une somnolence béate. La luge est un sport confortable.

Pas le ski.

Fabien détestait le ski. Il devait enfiler des combinaisons intégrales qui lui rappelaient les grenouillères de sa petite sœur, serrer la mentonnière d'un casque qui ressemblait à celui d'un cosmonaute de carnaval, chausser des croquenots articulés comme une carapace de homard, régler des fixations qui comportaient les mêmes ressorts que ceux des instruments de torture nickelés chez le dentiste, s'attacher aux pieds ces longues lattes aussi discrètes que des trompes d'éléphant, et terminer l'opération en manœuvrant de petits leviers qui claquaient avec un bruit de pièges à loups.

Il souffle la fumée et il dit, dès la première fois que j'ai vu cette poupée j'ai voulu l'avoir dans mon cheptel. Vous savez ce qu'elle avait de plus que les autres ? Elle avait l'œil. Vous savez ce que ça veut

dire ? Quelqu'un qui a l'œil est capable de saisir d'un seul coup les trajectoires, les vitesses, la position de l'adversaire, les lignes du court. Toutes les données du jeu d'un seul coup. Instantanément. Et ça, c'est quelque chose qui ne s'apprend pas. On a cette qualité ou on ne l'a pas, point final. Cette gamine possédait ce don. A moins de treize ans, elle avait déjà de bonnes mains, une bonne coordination, une jolie frappe. Mais par-dessus tout elle avait cet œil.

Fabien était cependant un fils obéissant. Il s'équipait en silence, et ne protestait même pas quand son père lui détaillait les délices et les peurs de la piste rouge qu'ils allaient affronter ensemble. Il ne disait pas un mot. Il contemplait tristement les fixations de ses skis, et constatait une fois encore leur ressemblance avec l'appareil dentaire qu'on lui avait installé à l'automne et qui faisait ricaner toutes les filles de la classe.

Son père appréciait le silence de Fabien, le félicitait de son attention, et ils prenaient tous deux le tirage. Le père exultait, Fabien non.

Vous observez ce qui se passe sur le court. La fille semble à son affaire dans ce premier set. Elle a du métier. Après avoir imposé de longs échanges en fond de court, elle monte au filet pour conclure le jeu. Sa course est résolue et limpide. Peut-être trop prévisible aussi. Son adversaire en profite pour la lobber. "le tennis n'est pas un sport pour les enfants de chœur." Puis il secoue délicatement la cendre pâle de son cigare.

Ensuite, tout était simple. Quand on souffre, autant écouter l'épreuve. Sitôt que son père donnait le signal du départ, Fabien filait. Obstacles, dévers, bosses, peu importait, il fonçait, et arrivait en bas le premier.

Son père décida que Fabien était décidément bâti pour devenir un champion de descente.

La fille vient d'ajuster un passing shot qui fait applaudir les spectateurs.

Puis rajoute "quand j'ai voulu signer le contrat ses parents renâclaient, elle n'avait pas treize ans, mais quoi, qu'est-ce qu'ils y connaissent, ils n'avaient pas à s'inquiéter pour l'avenir de leur morveuse. Surtout avec un chèque d'un tel montant à la clé."

Et ce furent les leçons particulières, le froid aux pieds, les exercices spécifiques, le froid aux doigts, les entraînements interminables, le froid au nez. Flocons, étoiles, chamois d'argent, chamois d'or, compétition.

Il dit encore, j'ai aligné les dollars, je savais ce que je misais, une gamine avec un œil pareil c'est de l'or. Et j'ai promis. Les parents voulaient une garantie sur les études de leur fille ?

Je leur en ai donné, ça ne coûte rien de promettre. Des garanties sur la morale, l'environnement, toutes ces choses-là ? Ils ne pouvaient pas mieux tomber.

Cadets, juniors. Sélection régionale, nationale. Espoirs. Equipe de France. Championnats, courses, titres, Kitzbühel, Sestrières, Val Gardena, Val d'Isère, Wengen.
Fabien obéissait à son père.

Dans mes stages d'entraînement, c'est interdictions tous azimuts. Pas de petit copain, pas de sorties, pas d'alcool, pas de tabac, pas de télé. Rien que du boulot. L'entraînement à la dure. Voilà ce que je propose à mes petites chéries.

J'aime bien travailler avec les filles, elles sont plus dures que les garçons.

Plus coriaces et plus teigneuses. J'ai vu des poupées qui allaient vomir d'épuisement dans les bâches et qui revenaient pour continuer l'entraînement.

Fabien obéissait à son père, à ses entraîneurs, à la fédération. On l'emmenait dans un avion, on l'emmenait dans un hôtel, on l'emmenait tout en haut d'une piste, il suivait. On le lâchait sur la pente, il se hâtait d'en finir, il gagnait. On applaudissait. Il exhibait ses spatules aux caméras pour honorer son contrat publicitaire, il souriait à la foule quand on lui remettait une coupe ou une médaille, il répondait quelques phrases convenues aux journalistes qui l'interrogeaient, il embrassait son père qui l'accompagnait dans tous ses déplacements puis il courait se réchauffer dans sa chambre d'hôtel.

“J'étais sûr de faire d'elle la numéro 1.”

La fille perd le dernier jeu et le set, et part s'asseoir à côté du juge-arbitre. Elle enfouit son visage dans une serviette blanche et demeure penchée en avant, les coudes sur les genoux, la tête cachée dans la serviette. Vous fixez ses épaules, vous ne parvenez pas à être sûr de ce que vous apercevez. Vous vous demandez si elle soupire ou si elle pleure.

Quand on le sélectionna pour la descente des jeux Olympiques, à Kitzbühel, Fabien s'inquiéta d'abord de savoir si l'hôtel serait bien chauffé. Puis il s'enquit des prévisions météorologiques. On annonçait un temps de saison. Il s'attendit au pire.

Le type au cigare secoue la tête et il dit, vous voyez, quand elle fait une boulette, elle va s'asseoir bien gentiment sur sa petite chaise et elle repasse sa leçon, tu aurais dû agir comme ceci, comme cela, tu devrais assurer tes coups du fond de court et patati et patata. Une bonne élève.

Il connaissait la piste Streif et il la redoutait. Déjà, en temps normal, la Streif était gelée. Avec ça, les organisateurs y abusaient de la Steinbach, une sale machine qui injecte de l'eau en vrille dans les sous-couches de la neige de façon à glacer le revêtement. Mais avec le temps sibérien qui était prévu, la Streif serait une vitre du haut en bas. Quelque chose comme un carrelage en pente sur lequel les carrés n'accrocheraient jamais.

Fabien en prit son parti. La course serait rapide, il en aurait fini plus tôt.

D'un claquement de doigts, il réclame un cendrier, y dépose la cendre de son cigare. Puis il dit, dans les chambres de mes poulettes, au centre d'entraînement, pas de poster de vedette de la chanson, pas de carte postale du petit copain, pas de photo de la famille. Mais le règlement du centre. Ce que j'appelle mes Dix Commandements. Voilà tout ce qu'elles ont le droit d'afficher sur le mur. Ce règlement. Et le tableau des entraînements et des compétitions.

lever à sept heures, et pour commencer la journée, on balaye les lignes des courts. Ensuite, on bosse. Musculation pour les uns, technique pour les autres. Six heures par jour de technique. La même, pendant trois semaines, selon les points qu'il faut améliorer. Trois semaines à claquer des smashes. Trois semaines à ne renvoyer que des revers. Et ainsi de suite. Du travail de la sueur et du sang et rien d'autre que ça.

Il s'entraîne dans un froid épouvantable. Dès qu'on sortait le museau de la cabane de départ, là haut, au Hahnenkamm, la glace vous saisissait. Quand on plongeait dans la souricière de la Mausefalle, entre les arbres noirs et serrés, on avait l'impression d'être congelé sur place. Ensuite, c'était pire.

Fabien écourta les entraînements. Son père debout au bord de la piste criait des encouragements, battait la semelle, se donnait de grandes claques sur les omoplates pour tenter de se réchauffer, hurlait, s'époumonait, s'enrouait.

Il répète, du travail de la sueur et du sang. Puis il rit. C'est le rire d'un homme fier de ses formules, fier de sa réussite et fier de tout l'argent qu'il gagne.

Si vous voulez modifier un truc, dit-il, un seul truc, par exemple la position du pouce sur le manche de la raquette, vous devez répéter la même frappe et la répéter et la répéter et la répéter encore jusqu'à ce que le problème soit réglé. Il contemple de nouveau son cigare qu'il a saisi entre le pouce, l'index et le majeur de sa main droite, et il dit, en dessous de trente mille fois vous pouvez considérer que vous n'avez pas travaillé.

Son père prenait froid. Bronchite. Fièvre. Au lit. Il fit venir Fabien le matin de la compétition.

Petit, fais-moi plaisir, gagne. Oui papa.

Je te regarderai à la télévision. Je serai avec toi.

Il dit aussi, je veux que mes gamines chialent tous les soirs. Vous savez, dans mes stages d'entraînement j'en ai maintenant qui ont huit ans. Tous les soirs elles chialent en demandant de rentrer à la maison.

Il rit et il dit encore, moi, pour un million de dollars je veux bien souffrir comme elles souffrent, et vous ?

- Oui papa.

Pour la première fois de sa carrière, Fabien allait prendre le départ d'une course hors de la présence de son père. Il gagna l'aire de départ par le Hahnenkammbahn, dans la cabine baptisée Killy. Un bon présage.

Il caresse du bout de l'index le mégot de son cigare et il dit, à dix-sept ans, une de mes joueuses avait déjà gagné cinq tournois du grand chelem et avait empoché un peu plus de dix millions de dollars.

Le sommet était dans le brouillard. Le froid coupait mordait, déchirait. Fabien prit sa place dans la cabane de départ. Ferma les yeux.

“ne croyez pas que je suis un monstre, je ne tue pas mes pisseuses à l'entraînement. De temps en temps je leur fais disputer quelques compétitions. Ça les amuse.

Et puis je peux voir ce qu'elles ont dans les tripes. Je les observe pendant le match. Celles qui entrent sur le court avec l'envie de bouffer leur adversaire, c'est bon. Celles qui balancent des missiles parce qu'elles veulent atomiser la fille qui est de l'autre côté du filet, c'est très bon. Et celles qui bousillent leur raquette en la claquant sur le sol et qui vont boudier dans leur coin parce qu'elles ne supportent pas de perdre, c'est très très très bon.

Fabien se récita la Streif. Le saut dans le vide, un droite-gauche immédiat, la Maussefalle, un trou quasi vertical, 70 % de pente, angle droit à gauche, le mur du Steilhang, un peu de répit, voie étroite, décontracter les muscles, et tout de suite l'Alte schneise, le Seidemsprung, le Lärchensshuss. l'Hausbergkante et le dévers vertigineux, puis le schuss d'arrivée, les muscles en bois, les poumons en feu, le cœur en tambour de machine à laver.

Jamais de sa vie il n'avait eu aussi froid. Ni aussi hâte d'en terminer avec une épreuve.

Vous finissez votre verre, vous le reposez, et vous regardez dans les yeux le type qui est assis en face de vous. C'est l'un des entraîneurs les plus célèbres du monde, peut-être même le plus célèbre. Vous pensez à la fille au short noir, et vous dites, et elle ?

Il vous adresse un petit sourire en coin, et il dit, je n'ai jamais vu cette connasse casser sa raquette.

Il soupire et il dit, quand elle entre sur le court, elle n'en veut à personne, c'est comme si elle n'avait

jamais su ce que c'est que la haine. Elle a l'œil, c'est vrai, ça on ne peut pas le lui ôter, et elle a tout ce qu'il faut pour devenir une grande. Mais cette gourde est gentille, incurablement gentille. Elle veut seulement jouer. Se faire plaisir et jouer, et qu'est-ce que vous voulez que je foute de ça ?

Il s'élança. Plongea dans le noir de la forêt. Ne pas penser. Réciter la piste. Il entendait le bruit des carrés par-dessus les hop-hop du public. Position de vitesse. Ne pas se rappeler tous les accidents sur la Streif. Un centimètre d'écart et adieu. La foule criait. Fabien fonçait.

A mi-course, il avait près d'une seconde d'avance.

Aller plus vite. Rester groupé dans les sauts. Souplesse. Force. Puissance. Une patinoire en pente. A

l'Hausbergkante, il avait plus d'une seconde d'avance.

Le vent glacial. Le ciel bas. Une déchirure dans la lumière. Un bout de soleil. L'ouverture, enfin. Là bas la station, l'arrivée, le schuss de gala.

C'est alors qu'on le vit ralentir.

Sur les écrans de télévision qui transmettaient la course dans le monde entier, on vit Fabien se redresser, et personne ne comprit qu'à cet instant précis, au moment où un rayon de soleil miraculeux venait soudain le caresser sur cette piste si gelée que les carrés brûlaient, il avait fermé les yeux un centième de seconde et s'était imaginé en train de surfer sur des vagues tièdes et moelleuses au large de Tahiti.

Et jamais personne ne le crut quand il expliqua qu'il avait perdu la course parce qu'il avait entendu des vahinés jouer de l'ukulélé sur les pentes de Kitzbühel.

Tant pis, une de perdue, dix de retrouvées, vous voulez un cigare ?

Il tire de sa poche un étui d'or, il vous le tend, et il dit, servez-vous, ce n'est pas ça qui manque, il suffit de se baisser pour en ramasser.

Il vous tape sur l'épaule avant de vous entraîner vers le court. Et sans même se retourner, il vous dit, on a va d'abord aller la voir se faire ratiboiser, cette petite conne, et après je vous montrerai une de mes protégées. Elle a onze ans, je l'ai eue à sept ans, c'est un monstre.

Attendez trois ans et quand elle va débarquer sur le circuit, elle va toutes les éparpiller. Et croyez- moi, si elle gagnait autant de dollars qu'elle a versé de larmes dans mon centre d'entraînement, elle aurait déjà une sacrée belle carrière derrière elle.

Tennis .

Tenue blanche obligatoire.

Donc, j'ai coupé les bras et les jambes de mon kimono, j'ai peint mes baskets et j'ai servi à la cuiller, tout le monde a rigolé.

COURSE

J'ai tout arrêté et j'ai couru, couru ...

Excusez-moi, je suis un peu essoufflé ! Je viens de traverser une ville où tout le monde courait...Je ne peux pas vous dire laquelle... je l'ai traversée en courant. Lorsque j'y suis entré, je marchais normalement, mais quand j'ai vu que tout le monde courait... je me suis mis à courir comme tout le monde sans raison ! A un moment je courais au coude à coude avec un monsieur...

- Dites-moi... Pourquoi tous ces gens-là courent-ils comme des fous ?
- Parce qu'ils le sont ! Vous êtes dans une ville de fous ici... Vous n'êtes pas au courant ?
- Si, si, des bruits ont couru !
- Ils courent toujours !
- Qu'est-ce qui fait courir tous ces fous ?
- Tout ! Tout ! Il y en a qui courent au plus pressé. D'autres qui courent après les honneurs... Celui-ci court pour la gloire... Celui-là court à sa perte !
- Mais pourquoi courent-ils si vite ?
- Pour gagner du temps ! Comme le temps, c'est de l'argent, plus ils courent vite, plus ils en gagnent !
- Mais où courent-ils ?
- À la banque ! Le temps de déposer l'argent qu'ils ont gagné sur un compte courant. et ils repartent toujours courant, en gagnant d'autre !"
- Et le reste du temps ?
- Ils courent faire leurs courses au marché !
- Pourquoi font-ils leurs courses en courant ?
- Je vous l'ai dit, parce qu'ils sont fous !
- Ils pourraient tout aussi bien faire leur marché en marchant, tout en restant fous !
- On voit bien que vous ne les connaissez pas ! D'abord le fou n'aime pas la marche...
- Pourquoi ?
- Parce qu'il la rate !
- Pourtant, j'en vois un qui marche !?
- Oui, c'est un contestataire ! Il en avait assez de courir comme un fou, alors il a organisé une marche de protestation !
- Il n'a pas l'air d'être suivi ?
- Si, mais comme tous ceux qui le suivent courent, il est dépassé !
- Et vous, peut-on savoir ce que vous faites dans cette ville ?

- Oui ! Moi j'expédie les affaires courantes. Parce que même ici, les affaires ne marchent pas !
- Et où courez-vous là ?
- Je cours à la banque !
- Ah !... Pour y déposer votre argent ?
- Non ! Pour le retirer ! Moi je ne suis pas fou !
- Mais si vous n'êtes pas fou, pourquoi restez-vous dans une ville où tout le monde l'est ?
- Parce que j'y gagne un argent fou ! C'est moi le banquier !